Jean-Bte Giraud

Prêtre de l'Oratoire

Entré = 1723

Né à Troyes, le 1701.

Mort à Rouen, le 5 octobre 1776.

Associé de l'Académie de Rouen

le plus âgé —
frère de Jérôme Marie

Notes biographiques et bibliographiques

E. Bonnardet
Prêtre de l'Oratoire

Voir :

Adry : t. III, p. 48 – t. VI, p 83, 88, 123, 124.

Bicais : t. II, p 738.

Grosley : œuvres posthumes.

Haillet de Couronne : Eloge du G. Gisard, prononcé à l'Acad. de Rouen en 1777.

Frère : Manuel du bibliographe normand : t. II, p. 27.

Hoefer : Nouvelle biog. générale, t. XX. col 707.

Brunet : Manuel. t. III, col. 756 dans l'article sur Lafontaine.

Quérard : France littéraire, t. IV, p. 411 " " "

Hamel : Histoire de Juilly, édition de 1868, p. 312.

Lallemand : de Damasso oratoriano, p. 10 et suiv.

Ingold : Suppl. à l'Essai de bibliog. oratorienne.
Continuation des Mém. de litt. et d'histoire, t. X. p. 112.

Socard : Biographies des personnages remarquables de Troyes et du Dép. de l'Aube, 1882, p. 172

Girand J.B.

Jean Bte Girand

V.

Haillet de Couronne
Eloge du P. Girand prononcé à l'Acad. de Rouen en 1777

Frère Manuel du bibl. normand T. II p. 27

Brunet : Manuel T. III col. 756

Socard : Biographie des personnages remarquables de Troyes et du département de l'Aube
Troyes, Lacroix, 1882, in 12
page 172

Né à Troyes en 1701, mort en 1776, membre de l'Acad. de Rouen
+ Il avait, dès 1715, publié un essai de la traduction suivante, en 1 vol. in 12. (Quérard) –
+ Fabulae selectae (Fontanii) a gallico a in latinum sermonem conversae in usum studiosae juventutis, authore Patre Xxxx
Rothomagi, typis S. V. Machuel 1765 2 in 12 avec le texte français
+ Le même, latin seulement, 1775, 2 vol. in 12. – Rothmagi
+ Le même, avec le texte français. Rouen, Le Bouchet et Dumesnil 2 vol. in 12 1775.
Dans quelques exemplaires, on trouve le portrait de Lafontaine et celui de M. de Miromesnil, premier président au Parlement de Normandie, à qui cette édition est dédiée.
+ Le même. Antuerpiae. 1782 2 in 12.
+ Les mêmes, Paris 1822 2 vol. in-12. Delalain. édition en latin français
Les dernières éditions ne sont pas anonymes. –

On a encore de lui :

+ Du penchant que les hommes ont pour le merveilleux
Voir : Continuation des Mém. de litt. et d'histoire : T. X p. 12.

Voir Bicaïs II. 738

Adry III, 48
VI, 83, 88, 123, 124

Jean Baptiste Girard

Prêtre de l'Oratoire

1701 - 1776

Voir :

Gnosley : Oeuvres posthumes

Hoefer : Nouv. biogr. générale. XX p. 707

Haillet de Couronne : Eloge du P. Girard prononcé à l'Acad. de Rouen en 1777.

Frère : Manuel du libraire normand. T. II p. 27

Brunet : Manuel, T. III. col. 756, article Lafontaine

Quérard : France littéraire T. IV p. 411 article Lafontaine

Adry T. III p. 48 T. VI. p. 85-88 123-124 (Suppl.)

Hamel : Hist. de Juilly. page

Bicaïs : II. 738.

Lallemand : De Oratorio oratoriano : p. 10 et suiv.

Ingold : Suppl. à l'essai de bibl. oratorienne

Hoefer : Nouvelle biographie générale : T. XX. p. 707.

J. Bte Girard, poète latin moderne, né à Troyes (Champagne) en 1701, mort à Rouen le 5 oct. 1776. Il entra dans la Congrégation de l'Oratoire, et enseigna successivement la grammaire, la rhétorique et la philosophie. Il consacra près de 30 ans de sa vie à mettre en vers latins élégants les Fables de la Fontaine. Cette traduction parut sous le titre de Fabulae selectae Fontanii, e gallico in latinum sermonem conversae, in usum stud. juventutis ; Rouen 1765 in-12. — 1776, 2 vol. in 8°

Hamel : Histoire de Juilly. page 312, édition de 1868.

Parmi les professeurs du temps du P. Cavellier, supérieur, on peut citer le Père Girard J. Bte, qui professait la rhétorique de 1728 à 1730, et qui revint plus tard à Juilly, composer sa traduction en vers latins des fables de La Fontaine (Mais ces dates données par Hamel semblent fausses) —

Curriculum vitae

fils de Jérôme Girard, ingénieur et de Jeanne Godeau, né à Troyes en 1701 reçu à l'Oratoire le 6 Nov. 1723.

1739 à Riom, voir actes.

1742 à Montbrison

1745 "

1746 "

1749 à Montbrizon

1752 "

1755 "

1758 N. D. des Ardilliers

1761 "

1764 Rouen

1767 "

1770 "

1773 "

1776 "

Mort à Rouen le 5 oct. 1776. (La liste des morts n'ajoute aucun éloge)

M. M. 607, 4e catalogue, N. 745 =

Jean Bte Girard, de Troyes, entré à Paris en 1723, prêtre en 1737.

Visites de Juilly = 1726 confrère à Juilly, régent de 6e

1727 " " " 5e

1728 " " " 4

1729 " " " 3e

1730 " " " 2e

1731 " " " Rhét.

M. M. 612, N. 782 de ma copie =

Le Confrère Jean Bte Girard, de Troyes, 22 ans, Tonsuré,
fils de feu Jérôme Girard, ingénieur et de Jeanne Godeau,
humanités, philosophie et théologie à Troyes
entré le 20 octobre, reçu le 6 Novembre 1723
Mort.

Socard : Biographie des hommes illustres de Troyes et de l'Aube, Troyes, 1882, p. 172 =

Jean Bte Girard, oratorien, poète latin, né à Troyes le 21 juin 1701, mort à Rouen le 5 octobre 1776. Son père, baron de Méry-sur-Seine, mourut avant d'avoir pu lui donner les premières leçons de l'enfance. Sa mère, femme d'un esprit supérieur et qui connaissait plusieurs langues, se chargea de lui donner les premiers principes du latin, à Méry ; mais elle fut achever ses études au collège de Troyes où il se fit remarquer par ses succès. Il entra à l'Oratoire en 1723 et professa les humanités dans diverses maisons de cette congrégation. A Rouen, il fut associé à l'académie de cette ville en 1766. Dans les différents colléges où il professa, il se livra à son goût pour la poésie latine. En 1725 il fit un poème de 200 vers sur la situation de Salins, et, en 1726, à Poligny, un autre poème sur la chasse de la grive au filet. A Montbrison, où il séjourna 12 ans, il mit en distiques, à la prière du supérieur du séminaire de St Irénée de Lyon, plusieurs passages de l'Ecriture Ste et des Pères sous le titre de Speculum boni pastoris et de speculum mali pastoris qui furent imprimés à Lyon. Mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, fut sa traduction en distiques latins des Fables de Lafontaine. Malgré les critiques dont elle fut l'objet, elle est restée comme une imitation très heureuse de l'esprit, du sentiment et de la simplicité du fabuliste français. Ses vers, comme ceux de Lafontaine, ont cet air de douce négligence qui rend leur marche si facile et si cadencée. On a été même jusqu'à dire que dans certains passages, il n'était pas aisé de décider quel était l'original. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire du poète latin de Troyes.

Bicaïs = Notice de l'Oratoire de France = { Mss. d'Aix, t. II, p. 738. / Copie de la Bibl. Nle, t. III, p. 122.

J.-Bte Girard, fils d'un bourgeois de Troyes, naquit en 1701. Après avoir fait ses études au collège des Pères de l'Oratoire de cette ville, il fut reçu dans leur Congrégation le 20 octobre 1723 et y fut employé à enseigner les humanités en divers lieux, ensuite la rhétorique à Juilly et la philosophie à Montbrison pendant plusieurs années ; mais les sciences abstraites ayant moins de charmes pour lui que les belles-lettres, il renonça aux premières pour s'attacher principalement aux dernières dans lesquelles il fit des progrès peu communs. Il possédait parfaitement la littérature latine, surtout la poésie où il s'est distingué d'une manière honorable en traduisant en vers latins les fables de La Fontaine. Il sembla même, vu la ressemblance des caractères et la beauté de l'ouvrage, qu'il était né pour faire revivre le célèbre fabuliste et faire connaître aux étrangers un des plus beaux chefs d'œuvre du parnasse français.

Ce que divers écrivains ont dit de l'original, on peut le dire aussi du traducteur. Comme lui il était doux, ingénu, naturel, sincère, facile, timide, sans ambition, sans fiel, prenant tout de bonne part et ne se fâchant de rien. Mille traits de sa vie prouveraient que tel était son caractère ; mais on les supprime pour ne pas grossir inutilement cet article. A ces qualités rares, le Père Girard joignait une piété solide qui ne s'est jamais démentie. Inviolablement attaché à son état, il en remplissait les devoirs avec exactitude, quelque goût qu'il eût pour les belles-lettres. Il fit toute sa vie ses plus chères délices des vérités saintes ; et ce ne fut, comme il le dit lui-même, que par manière de délassement qu'il s'était occupé des autres. Personne n'eut moins de prétention que lui aux égards et à la considération ; se regardant comme le dernier de tous, il eût été surpris et fâché qu'on eût pour lui quelque attention particulière. La paix et la tranquillité dont son âme jouissait, ne lui permettaient point de se mêler des affaires d'autrui et si quelquefois il lui est arrivé de s'écarter de cette règle, il a montré plus de bonhomie dans la manière dont il s'y prenait que d'habileté à réussir.

Ses supérieurs avaient en lui un sujet soumis et disposé à faire leur volonté en toutes choses. Leurs avis étaient reçus de sa part avec la plus grande docilité et les petits reproches auxquels il donnait lieu par sa simplicité ou par ses distractions, le rendaient simple comme un enfant, sans qu'il pensât jamais ni à s'excuser, ni à se plaindre. Tel était cet homme singulier et estimable, que l'académie de Rouen se félicitait de compter au nombre de ses membres. Cette compagnie et la congrégation le perdirent le 5 octobre 1776. Il mourut à Rouen où il demeurait depuis des années, jouissant de l'estime et de l'amitié du cardinal de La Rochefoucauld, du premier président de Miromesnil (depuis vice-chancelier) et de bien d'autres personnes de considération.

La traduction des fables de La Fontaine avait été imprimée un an avant sa mort, sous ce titre :

(1° — Fabulæ selectæ Fontanii e gallico in latinum sermonem conversæ, in usum studiosæ juventutis, authore J. B. Giraud, presbitero Congreg. oratorii D. J. Rhotomagiæ academiæ socio. Rhotomagi, apud de Bouchet et du Mesnil, 1 vol. in 12.

et 2 vol. in 8, le français joint au latin, dédié à M. de Miromesnil, garde des sceaux de France et muni d'une approbation très honorable de l'Académie de Rouen, qui, en permettant au P. Giraud de prendre le titre d'associé, déclare que la traduction ne pourra que lui faire honneur ainsi qu'à la Compagnie.

« quelle entreprise difficile, dit l'auteur des Affiches et annonces de Paris de 1775, que celle de mettre dans un autre idiôme « les fables de La Fontaine, qui semble avoir épuisé toutes les grâces de celui dans lequel il écrit! Cependant, ces difficultés, « ces obstacles n'ont pas effrayé le P. Giraud. La gloire de lutter contre un original si parfait avait redoublé ses efforts; et il « faut avouer qu'en certains endroits, il est venu presqu'à bout de l'égaler. Cet auteur avait d'abord donné en 1766, la « traduction des 3 premiers livres pour essayer le goût du public. Les éloges de tous les savants, les encouragements flatteurs « des personnes qui font encore quelque cas de la langue latine, le déterminèrent à donner la version entière. »

« Est-il possible disait-on de rendre en latin les beautés délicates de La Fontaine? écrit le Journal de Verdun de juin 1766. « La plupart de ces beautés tiennent trop au génie de la langue française. Souvent elles ne dépendent que du choix d'un seul « mot, que de la place qu'il occupe, que d'une allusion ingénieuse; en un mot les grâces naïves que cet élégant fabuliste a « répandues dans son apologue, sont pour ainsi dire trop nationales pour qu'elles puissent être imitées avec succès dans une langue « étrangère. Ces réflexions paraissent, il est vrai, judicieuses. Cependant, si on veut bien les suspendre ici et jeter les yeux sur les « nouvelles fables que nous annonçons, nous sommes persuadés qu'on ne pourra s'empêcher de reconnaître que le savant « oratorien à qui le public en est redevable, a réussi au-delà même de ce qu'on aurait osé espérer. S'il n'atteint pas « toujours son auteur, il le suit quelquefois d'assez près; quelquefois aussi il a l'art de suppléer par des équivalents heureux « à ce que le latin n'aurait jamais pu rendre littéralement. La verve de l'auteur est si féconde qu'il a traduit ces « fables de différentes manières. »

Adry = Bibl. des Ecrivains de l'Oratoire = (Bibl. Nle fonds fr. 25.683) t. III, p. 48 verso =

Jean Bte Giraud, de Troyes, dit Giraud ~~le jeune~~ l'aîné (erreur), âgé de 22 ans, fils de Jérôme Giraud ingénieur et de Jeanne Godeau, reçu le 6 Nov. 1723. Il a donné:

Du penchant que les hommes ont pour le merveilleux. Voir: Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire, t. X, p. 112.

Ibid. t. VI page 83 du supplément (Bibl Nle fonds fr. 25.686)

Hullier de Couronne, secrétaire perpétuel, Eloge historique du P. Giraud prononcé dans l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Rouen, à la séance publique de 1777.

J. Bte Giraud, de la Congrégation de l'Oratoire, naquit à Troyes en 1701. Son père, homme d'esprit et originaire du Dauphiné, fut inspecteur des travaux faits par le roi en Champagne. Il acquit dans cette place la baronie de Méry et mourut à Paris à 50 ans, laissant ce fils âgé de 10 à 11 ans et le aîné de 8 autres.

Leur mère, femme d'un esprit supérieur et d'une figure infiniment intéressante, savait plusieurs langues. Ce fut elle qui donna au jeune Giraud les premiers principes du latin à Méry ; mais elle lui fit achever ses études à Troyes. En 1713, il entra à l'oratoire, où il fut promu à la prêtrise en 1740. Il professa les humanités à Salins et à Poligny, la rhétorique à Juilly, les philosophie à Salins, à Riom, à N.D. de Grâces en Forez et à Montbrison durant 12 ans ; se reposa ensuite successivement à Saumur, à Marines et à Rouen. Il fut associé de l'académie de cette ville en 1766. Dans ces différentes stations, le P. Giraud, toujours entraîné par un sentiment irrésistible, se livrait à son goût pour la poésie latine. En 1725, il fit un poème de 200 vers sur la situation de Salins et en 1726, un autre poème latin à Poligny sur la chasse de la grive au filet.

Il se présenta une occasion encore plus brillante d'exercer ses talents poétiques durant son séjour à Montbrison. Le supérieur du séminaire de St Irénée de Lyon désirait que plusieurs passages de l'Ecriture Ste et des Pères, qui peignent le bon et le mauvais pasteur fussent mis en vers. Le P. Giraud les mit en vers hexamètres et pentamètres sous le titre de speculum boni pastoris et de speculum mali pastoris et ce double tableau fut imprimé à Lyon. C'était, disait l'traducteur, de très bonne poésie. Cet homme modeste se donnait des louanges avec la même franchise et naïveté qu'il savait se blâmer. « J'ai fait, nous disait-il, en 1728, un panégyrique de Benoit XIII en prose latine. C'était bien médiocre. »

Plus d'une fois nous l'avons entendu regretter une traduction fort avancée de Boileau qu'il avait entreprise et où il assurait avoir réussi. Différentes circonstances le détachèrent de ce projet. Il apprit que des professeurs de l'Université en préparaient une édition. En effet, ils ont donné tout Boileau en vers hexamètres et l'oratorien reçut à ce sujet une lettre vive et peu encourageante d'un professeur de seconde au collège de Beauvais. C'en fut assez pour lui faire abandonner son projet.

Nous ne parlerons pas de sa traduction du fameux sonnet de Desbarreaux en vers hexamètres et pentamètres pour passer à sa traduction des fables de la Fontaine qui doit fixer sa réputation.

Le P. Giraud professait la philosophie lorsque, sur l'invitation du professeur de rhétorique, il commença cette traduction dès 1734. Si elle n'a paru dans sa totalité que 40 ans après, c'est qu'il se permit à cet égard des oublis, des négligences de longue durée, des interruptions de 2 ou 3 ans. En 1750, tout était à peu près achevé. Ce fut cette année que, pour pressentir le goût du public, il donna en gardant l'anonyme, la fable du loup et de l'agneau, dans les Mémoires de Trévoux.

Le P. Giraud, jaloux d'avoir le suffrage de J.J. Rousseau pour l'opposer à la critique de ses censeurs, vole à Montmorency, entre chez Rousseau qu'il n'avait jamais vu, l'aborde sans observer aucune des étiquettes d'usage : « Monsieur, lui dit-il, je viens vous consulter sur mes fables. » Il tire son mss. et lit. Rousseau admire : « Je savais bien que vous les trouveriez bonnes, Monsieur ; car j'ai ouï dire que vous êtes connaisseur. » A peine est-il sorti qu'il se rappelle que le citoyen de Genève avait un credo un peu différent de celui d'un oratorien. Il rentre. « A propos, Monsieur, n'allez pas dire à nos Pères que je suis venu vous voir. Ils s'imagineraient que je pense comme vous. »

Cette anecdote, qui peint merveilleusement la bonhommie du P. Giraud, nous a été fournie par M. de Coppier, son confrère et le nôtre. La édition complète de la Fontaine traduit par le P. Giraud, qui a paru en 1775, n'offre plus les variantes des premiers livres qui furent imprimés en 1765 ..... Ce fut un bonheur pour la traduction, vu l'extrême fécondité de versifier du traducteur qu'un autre que lui (Dom Cardon, bénédictin) ait été chargé de la révision des épreuves. Un jour, il entre chez son imprimeur. On imprimait cet endroit heureux : la gent trotte-menue, rendu si heureusement par : gens pedè prompta brevi. Il efface pour substituer : gens cita cruce brevi. Il vient se vanter de ce changement à un de ses confrères qui court rétablir la première façon.

Antérieurement à l'impression de l'ouvrage, le P. Giraud avait trouvé parmi ses confrères et dans l'Académie des amis qui se firent un devoir de lui communiquer leurs observations. Il en fut fait un examen discuté par le Président de St Victor, par M. de Couronne et spécialement par M. de Miromesnil, alors premier président du Parlement de Normandie, devenu depuis le chef de la magistrature dans tout le royaume. C'est à lui qu'est dédiée la traduction.

Les suffrages de ces académiciens concourant avec ceux de l'abbé Goujet, de Mrs Thomas, Crevier, J.J. Rousseau, doivent contrebalancer la critique de ces censeurs. Mrs de la Bletterie et Le Beau eurent remarquer dans sa tournure et sa diction des gallicanismes. C'est ce qui le détermina à défendre sa latinité. Telle est l'origine des notes qui depuis ont enrichi sa traduction.

Lorsqu'il se disposait à donner au public les premiers livres, un président connu dans la république des lettres et possesseur de 30 fables de La Fontaine traduites en latin, lui proposa de s'associer dans l'impression. Le P. Giraud, ayant jeté un coup d'œil sur le mss. du président, reconnut que ces fables, qu'on lui présentait, étaient celles des Pères Tissard et Vinot, de l'Oratoire et il s'expliquait avec candeur sur le plagiat. Alors le prétendu traducteur soutint qu'on lui avait donc dérobé son mss. Mais le P. Giraud, toujours avec la même bonhommie, lui démontra que, dans cette hypothèse, lui, président, aurait donc été auteur avant l'âge de 4 ans. Le plagiaire, confondu, ressera son mss. déjà muni de l'approbation d'un censeur, mais voua une haine implacable à celui qui avait découvert son larcin et il y fut sensible.

Il ne le fut pas moins aux critiques qu'a essuyées la nouvelle édition de sa traduction et il ne pouvait pardonner à l'Année littéraire d'avoir annoncé que sa narration était peu analogue à l'enjouement de La Fontaine, ni à ceux qui l'ont blâmé de l'uniformité d'un vers élégiaque, ni à ceux enfin qui lui reprochaient que la langue latine, trop majestueuse pour se plier à la naïveté plaisante, l'éloignait du caractère de La Fontaine.

Ces différentes imputations sont graves. Dans sa préface il avait cru devoir s'excuser de n'avoir pas employé la mesure du vers iambe dont la cadence, à ce qu'il lui semblait, n'est pas assez soutenue et assez frappante pour le commun des lecteurs. Si des journalistes l'ont critiqué, d'autres journalistes l'ont exalté, tel que le journal encyclopédique, celui de Trévoux, celui des savants.

Il serait bien difficile de ne pas regarder le P. Giraud comme un homme d'un tact fin, d'un goût aussi sûr que naturel et plein de délicatesse. Oui, il eut comme La Fontaine, le sentiment vrai de chaque ton de couleur. Comme lui, il eut l'esprit de la plus aimable simplicité. Ses vers, comme ceux du fabuliste français, ont cet air d'une douce négligence qui rend leur ~~mar~~ marche si facile et si cadencée. Enfin, nous estimons que, si l'on a dit de La Fontaine qu'il fut l'enfant gâté de la nature ; si l'on a dit qu'il était un fablier, comme on le disait d'un orangier portant des oranges, on en peut dire autant du P. Giraud. A l'âge de 76 ans, il n'était encore en effet qu'un vieux enfant inattentif et qui ne connaissait rien à ce qu'on appelle égards, politesse, devoirs de société. D'ailleurs, doux, quoiqu'impatient, sans malice, quoique méfiant, il craignait toujours que tromperie et personne n'était plus aisé à tromper. Vivant au jour la journée, distrait, paraissant occupé sans l'être, il quittait et reprenait la conversation sans s'en embarrasser et malgré cette espèce d'apathie, veniez-vous à lui parler de choses de goût, il se fixait, raisonnait avec intérêt et sans avoir précisément l'élégance des mots, il avait celle des choses, résultat d'un esprit simple, naturel et délicat.

La traduction de La Fontaine en avait toute la simplicité et la bonhommie. On se rappelle que le fabuliste français fit le voyage de Paris à Château-Thierry pour voir sa femme et se raccommoder avec elle et qu'il revint à Paris sans l'avoir vue, parce que, dit-il, quand je la demandai, elle était au salut. Le pendant de cette simplicité inconcevable se trouve chez le traducteur de La Fontaine. Le P. Giraud, parti du Forez pour Paris dans les voitures publiques, passant par Troyes, se rappelle que c'était sa ville natale. Il va rendre visite à Mme sa mère pour qui il était pénétré d'un respect mêlé de crainte. Il y avait 12 ans que la mère et le fils ne s'étaient vus. Après un quart d'heure d'entretien, il prit congé d'elle : « Ah ! où allez-vous donc, mon fils ? Vous n'avez qu'une soirée pour voir votre mère qui ne vous a vu depuis 12 ans et vous !.... Oh ! vous souperez avec moi. » — « Vous avez raison, ma mère ; je n'y songeais pas. » Cette singularité nous a été attestée par M. de Coppier, de l'Oratoire. (Le Père Giraud, le chronologiste, à qui je lus cet éloge, m'assura que son frère n'y soupa pas. Cependant, me dit-il encore, sous prétexte d'en faire un homme naïf, il ne faut pas en faire un sot. Il parlait ainsi sur ce que, en faisant cette lecture, on lui citait d'autres traits de bonhommie du fabuliste.)

Quoique le P. Giraud fût fort familier avec les ~~poètes~~ poètes latins, on peut dire qu'Horace et Ovide furent ses auteurs favoris. C'est un assez étrange contraste d'avoir été passionné pour deux poètes dont les mœurs furent si peu analogues aux siennes. Mais il ne s'agissait pour lui que du rythme, de l'harmonie et du caractère propre de leurs poésies. Voilà tout ce qu'il a connu d'eux.

La fable, qui lui a coûté le plus à traduire, est le Testament expliqué par Esope, parce que, disait-il, c'était un inventaire de meubles. Les anciens malades de la peste étaient la fable qu'il s'applaudissait d'avoir le mieux traduite.

Notre confrère est mort le 5 octobre 1776 à Rouen, âgé de plus de 76 ans. Une sœur et deux frères lui survivent, l'un chanoine, l'autre oratorien. Ce dernier s'est spécialement livré à l'étude de la chronologie et des mathématiques.

(Je ne transcris point les notes qui accompagnent cet éloge historique : elles m'ont paru peu importantes.)

France littéraire =

Fabulæ selectæ Fontanii, e gallico in latinum sermonem conversæ, ad usum studiosæ juventutis, auctore J. B. Giraud, presb. Congr. Orat. D. J., Rothomagensis academiæ socio. Rothomagi, chez Le Boucher et du Mesnil, 1775, 2 vol. in 8, avec une épître dédicatoire en vers latins élégiaques (de même que tout le reste de l'ouvrage). Illustrissimo viro armando Thomæ Hue de Miromesnil, regionis sigillorum custodi.

Les commissaires nommés par l'académie de Rouen pour l'examen de la suite des fables choisies de La Fontaine, traduites en vers latins par le P. Giraud, de l'Oratoire, associé adjoint de l'académie, firent leur rapport, duquel il résulte, est-il dit dans l'approbation de l'académie de Rouen, extraite des registres de l'académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, du mercredi 3 mai 1769, qu'il y a tout lieu d'espérer que cette nouvelle suite de fables ne sera pas reçue moins favorablement des amateurs des muses latines que les précédentes. Le succès pourrait seul démontrer la possibilité d'une telle entreprise et Messieurs les commissaires avaient eux-mêmes regardé la naïveté, les grâces, l'aimable négligence du poète français comme des fleurs qui ne pouvaient se transplanter sans perdre leur éclat, s'ils n'avaient été obligés par l'évidence de convenir que le traducteur avait très souvent vaincu cette difficulté par un talent naturel et rare qui l'approche beaucoup de son original. — Qu'ainsi l'ouvrage du P. Giraud ne pouvait que lui faire honneur ainsi qu'à l'académie. Dans un autre extrait des registres de l'académie des sciences, Belles-Lettres et arts de Rouen, du mercredi 28 juin 1775, il résulte du rapport des commissaires nommés pour l'examen du mss du P. Giraud que les derniers livres sont dans le cas de satisfaire le public qui a déjà vu avec intérêt les trois premiers, dont l'édition ~~fut~~ parut, il y a 999 années. Et l'académie a jugé cet ouvrage digne de l'impression.

Dans une note qui est au bas de la 2e page d'une préface latine, où le P. Giraud expose les qualités d'une bonne traduction et parle de l'utilité de l'apologue, l'auteur dit : « quamvis amicis suadentibus, fontanianum latine reddiderim, ita tempus quod est adeo pretiosum partitus fui, ut præcipuam ejus partem studiis utilioribus, meoque statui consentaneis impenderim. »

Après cette préface, on trouve une pièce en vers élégiaques intitulée : « Hortatio ad juvenes, mutarum alumnos, ut selectas Fontanii fabulas legant et perlegant. » La dédicace de la Fontaine à Mgr le Dauphin est suivie d'un « Monitum lectori » où l'auteur avertit : mutatos a se gallicos quosdam Fontanii versiculos ut litterarum alumni nihil legerent quod vel tenerrimæ mores possent lædere. »

Mon catalogue = Jean Baptiste Giraud, de Croyes, entré à Paris en 1723, prêtre en sept. 1737. mort

---

Quérard = La France littéraire, Paris, Didot, 1829, t. III p 370

J.B. Giraud, de la Cong. de l'Oratoire, né à Troyes en 1701, mort à Rouen le 5 oct. 1776

– Fables de La Fontaine traduites en vers latins 1763. (Voir Lafontaine)

?? – Fables et autres légers morceaux de poésie, Lille, Marlier, 1815, in 12 de 36 pages

MM. 618, page 114, N° 773

Le confrere Jean-Baptiste Giraud, Tonsuré

Né à Troyes, 22 ans

Fils de feu Jérome Giraud Ingenieur, et de Jeanne Godeau, d°

Humanités à fait ses études philosophie et théologie à Troyes

Entré à Paris le 20 Octobre, vêtu le 6 Novembre 1723

Pension : Néant,